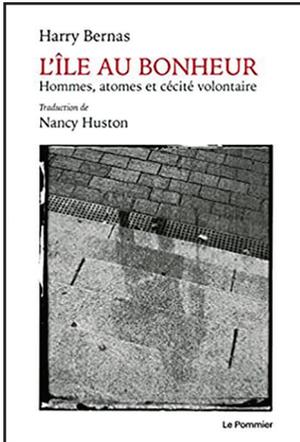


**Harry Bernas,**  
*L'Île au bonheur.*  
*Hommes, atomes et cécité*  
*volontaire,*  
 Traduit de l'anglais  
 (américain) par Nancy  
 Huston, Le Pommier,  
 2022, 301 pages, 24 €.



**H**arry Bernas est né dans une famille juive ballotée d'exil en exil, de Pologne en Autriche, puis installée en France en 1938 après l'*Anschluss*, aux États-Unis en 1940, et revenue en France en 1948. Devenu physicien comme son oncle René, il s'engage d'abord dans la physique nucléaire, puis il bifurque vers la physique de la matière condensée où il fera une brillante carrière. Dans ce livre il expose, au milieu de souvenirs personnels, ce qui n'a cessé de le préoccuper toute sa vie durant : l'exploitation militaire de la fission de l'uranium a produit des armes effrayantes et son exploitation civile a pu conduire elle aussi à des catastrophes.

Harry a neuf ans lorsqu'il entend le président des États-Unis, Harry Truman, annoncer à la radio la destruction d'Hiroshima par une seule bombe d'une puissance énorme et présenter cela comme une victoire de la science. Toute sa vie il sera marqué par le fait que la science ne soit pas seulement la recherche de la connaissance mais qu'elle puisse aussi semer la destruction et la mort.

La découverte en 1939 de la fission du noyau de l'atome d'uranium déclenche, dès 1942, une course pour produire une bombe avant l'Allemagne, dans le laboratoire secret de Los Alamos où étaient réunis la fine fleur des physiciens européens et de très jeunes physiciens américains, sous la direction scientifique de Robert Oppenheimer. La première explosion d'une bombe atomique, le *Trinity test*, a lieu le 16 juillet 1945 dans le désert du Nouveau Mexique, deux mois après la capitulation de l'Allemagne. L'Allemagne était alors très loin de pouvoir fabriquer un tel engin et il en était de même pour le Japon. Dès lors les physiciens de Los Alamos, James Franck et Leo Szilard en tête, plaident pour que la bombe ne soit pas utilisée militairement contre le Japon. Mais la décision était désormais entre les mains du pouvoir politique américain, du président Truman en premier lieu. Alors que le Japon avait commencé à prendre des contacts en vue d'une reddition, le bombardement d'Hiroshima

et celui de Nagasaki avec leurs dizaines de milliers de morts seront les premiers actes de la Guerre froide, destinés à impressionner l'URSS de Staline. La première application de la découverte de la fission fut ainsi la fabrication d'une arme effroyable.

La physique, et tout spécialement la physique nucléaire, jouit dès lors d'un prestige immense aux États-Unis. La génération qui avait fait la bombe se disperse dans le pays et obtient des budgets de recherche sans commune mesure avec ce qu'ils étaient avant la guerre. Ce qui pose problème à Harry Bernas, c'est cette interaction étroite entre la recherche civile et son utilisation militaire, cette *cécité volontaire* des chercheurs de l'époque, tout heureux d'obtenir des financements pour leurs projets. En fait ces liens entre la science fondamentale et son utilisation militaire ont toujours existé mais ils ont pris alors un caractère systématique et une ampleur nouvelle. Cela ne concerne pas seulement la physique nucléaire : la chimie avait produit le napalm et les bombes incendiaires qui s'étaient abattues sur Dresde en février 1945. Sans parler de nos jours des progrès constants des microprocesseurs, ces puces qui ont permis par exemple de déclencher le lancement d'un missile en Irak depuis un poste de commande aux États-Unis.

Aux États-Unis, dit Bernas, la construction de centrales nucléaires civiles s'est développée

après la fabrication de bombes. Elle a ensuite été exportée dans le monde avec le programme *Atoms for peace* lancé par Eisenhower. C'est ainsi que le Japon, devenu un allié au temps de la Guerre froide, fut parmi les premiers à recevoir des centrales nucléaires de conception américaine, dont celle de Fukushima. Or, dit Bernas : « sujet aux séismes, le Japon était le dernier pays où il aurait fallu construire des centrales nucléaires ». Et en ce qui concerne spécifiquement Fukushima, les alertes des sismologues se sont multipliées depuis 2001. Elles ont toutes été ignorées. De plus la multinationale japonaise TEPCO a falsifié et escamoté des résultats d'inspection de la centrale qui avaient révélé des fissures dans le cœur de réacteurs nucléaires de trois centrales. Cruelle ironie, *Fukushima* veut dire en japonais *l'Île au bonheur*, le titre du livre.

En 1948 Robert, le père de Harry, est ingénieur. La famille est plus prospère et de mieux en mieux intégrée aux États-Unis, et ils obtiennent la nationalité américaine. Mais avec la montée de Joe McCarthy et l'épouvantable atmosphère de la chasse aux communistes et du racisme, ils ne reconnaissent plus les États-Unis comme le pays de la liberté et Robert décide de rentrer en France, un an après René, devenu physicien au tout nouveau Commissariat à l'Énergie Atomique fondé par Frédéric Joliot-Curie. Cependant le sentiment

de marginalité n'avait jamais quitté Harry Bernas qui écrit : « “chez soi” est un voyage sans fin : on est retenu ici ou là, les racines cherchent un chemin ; on ne cesse d'être spectateur et mobile, toujours attentif aux vents mauvais ». Il dit là en peu de mots ce qu'est la condition des *sans racines territoriales*, la condition diasporique.

La trame de fond de ce livre est la préoccupation sinon l'angoisse de l'auteur devant les relations entre les avancées purement scientifiques et leur applications militaires, relations qui n'ont cessé de se faire de plus en plus étroites. Devant ce phénomène, Bernas s'étonne de l'attitude des scientifiques dont il attendrait au moins une prise de conscience. Cela dit, il n'est pas donneur de leçons, il ne propose pas de solution, sans doute parce qu'il n'y en a pas. Il lance une alerte.

Nancy Huston a traduit ce livre dans un style léger, simple et direct, agréable à lire. Le lecteur est ainsi amené à prendre conscience d'un des problèmes les plus graves de notre temps. ☺

**BERNARD FERNANDEZ**